

Servoz

Il faut se rendre, hélas, à l'évidence, les habitants de Servoz n'ont plus le souvenir des légendes que les Anciens contaient aux veillées. Ces récits exprimés en patois, qui ne s'écrit pas, n'ayant été recueillis, la mémoire s'est éteinte.

Cependant, nos recherches nous ont conduits vers des ouvrages qui rapportent des légendes dont l'action se déroule dans le village. La première est de tradition orale attestée et les deux autres des créations littéraires. Elles ont cependant toutes trois le mérite de nous divertir en nous faisant rêver à ces temps lointains où fées, géants, curés et démons s'ingéraient dans la vie des Servoziens.

LES VIPERES D'ARLEVE

Nous n'avons trouvé qu'un canevas de cette légende, alors nous avons pris la liberté de l'étoffer afin de la conter à qui voudra l'entendre.

Dans un contexte social et géographique réaliste, elle met en scène le duel perpétuel entre divin et démon. Le curé de Servoz, investi de pouvoirs d'exorciste, prend la défense des habitants du village en combattant le mal, symbolisé par les vipères. Il est le guide spirituel mais aussi la personne-ressource qui établit un lien entre le monde réel et le sacré.

Une autre version de cette légende attribue aux fées le pouvoir de chasser les vipères.

Dans le temps, chaque année, lors de la transhumance, des paysans de Servoz menaient leurs troupeaux paître, pour les trois mois d'été, au-delà du refuge d'Anterne, dans de jolis prés où serpente la Diosaz, encore un petit torrent charmant à cet endroit.

Les noms de ces anciens alpages : Villy, la Barne, Ecuelle, Moëde ont demeuré et ils évoquent encore pour les villageois, le souvenir d'un temps révolu, celui des bergers et des fruitiers.

Certaines familles conduisaient leurs bêtes jusqu'à la haute vallée d'Arlevé, située sur la rive gauche de la Diosaz, en direction du Brévent, le long de l'envers des Aiguilles Rouges. On y voit toujours, parmi les varosses*, les ruines des chalets. Les animaux broutaient là une herbe tendre et savoureuse car fleurie à souhait. Dans ces pelouses sauvages, poussent les fleurs des plus jolies, aux couleurs splendides et aux noms savoureux, « herbe d'or, fleur du soleil, primevère hirsute, nigritelle noire, campanule fluette, barbue »...

Les bêtes donnaient alors un lait d'une grande qualité qui permettait la fabrication d'un excellent fromage et d'un beurre parfumé.

Mais, les serpents venimeux pullulaient dans les alpages d'Arlevé et chaque année, hélas, il fallait déplorer la mort de plusieurs animaux mordus par une vipère. Leur perte était pour les propriétaires un véritable drame. C'était la misère annoncée au prochain hiver et des privations pendant de longues années pour espérer racheter un autre animal.

Le curé de Servoz, aussi pauvre que ses paroissiens, était bien impuissant à reconforter les malheureuses familles. Ses prières réitérées n'étaient pas entendues...et le Malin se riait de lui en encourageant les serpents à mordre et à mordre inlassablement.

Un matin que l'on vint rapporter au curé que « la Mignonne », la seule vache d'une pauvre veuve du village, venait de succomber au venin, il sentit la colère monter en lui et jura si fort (paix à son âme) qu'on l'entendit bien au-delà de son église : « Bon

de Diou de bon de Diou ! sala bêcha ! bêcha mafâ ! » (Sale bête ! Bête de malheur !) Tout en continuant à vociférer comme un charretier, il saisit son sac de montagne, y jeta pêle-mêle quelques effets, attrapa son bâton, celui que Cralin, un pauvre garçon né dans une grotte, lui avait sculpté, et mû par sa détermination à en finir avec les suppôts de Satan, il prit le chemin d'Arlevé.

Il trouva les bergers assis sur le seuil d'une écurie, tout à leur peine de n'avoir pu sauver « la Mignonne ». Sa marche à pas forcés n'avait pas calmé son indignation et son humeur de chien, il en oublia même de saluer les gars. « Prenez les poutres entreposées derrière le chalet à la Fouaise et jetez-les sur le torrent », leur dit-il d'un ton autoritaire qu'on ne lui connaissait pas. Les bergers, ne demandant aucune explication, s'exécutèrent et dans la soirée, un pont improvisé franchissait la Diosaz. Alors, le curé de Servoz demanda qu'on le laissât seul.

De son sac, il sortit son aube, son cordon pour la serrer à sa taille, son étole qu'il baisa, son bréviaire et le crucifix de l'église. Il se prépara avec recueillement comme s'il allait officier, il avisa un gros rocher qui dominait le pont de bois improvisé, l'escalada avec une belle maîtrise.

Toute la nuit, tel un spectre faiblement éclairé par le croissant de lune, brandissant la croix comme une arme de poing, le curé fut en prière. De temps à autre, des bribes d'injonctions se cognaient aux parois des montagnes et résonnaient comme des coups de tonnerre : « Va-t-en d'ici, mauvaise bête, va, va... »

Au petit jour, quand le soleil frôla le sommet du Brévent, le miracle s'accomplit : les serpents d'Arlevé venaient de partout pour emprunter le pont et se réunir en face des chalets, sur l'autre rive de la Diosaz. Les bergers médusés, qui se levaient pour traire, reconnaissaient la redoutable vipère péliade. Ils en voyaient de toutes les couleurs, des grises, des brunes, des noires même, toutes aux écailles carénées, repérables à la bande foncée en zigzag qu'elles portent sur le dos. Ils reconnaissaient avec effroi la vipère aspic au dos brun-gris, aux taches foncées transversales opposées deux à deux de chaque côté d'une raie médiane et au museau retroussé. Les vipères sortaient par dizaines des éboulis chauffés par le soleil aux bonnes heures du jour, de dessous les varosses*, des pentes rocheuses broussailleuses. Tranquillement mais inexorablement, elles passèrent le pont trois jours durant et se regroupèrent sur une terrasse rocheuse. Alors, quand le dernier serpent eut atteint son nouveau territoire, le curé de Servoz qui n'avait pas quitté son perchoir, donna l'ordre aux bergers de retirer les poutres. Les vipères ne mordraient plus les animaux d'Arlevé !

Dans le village, aujourd'hui, on raconte volontiers que la terrasse maudite a conservé ses hôtes venimeux et qu'ils défendent jalousement leur refuge. Plusieurs chasseurs qui s'en approchèrent faillirent perdre la vie.

Version réécrite en 2009 d'après la légende collectée par Paul Payot vers 1950.

Bibliographie :

PAYOT Paul, "Au Royaume du Mont-Blanc", imprimerie Plancher, Bonneville (74), 1950.

ABRY Christian et JOISTEN Alice, "Êtres fantastiques des Alpes", Editions Entente, Paris, 1995

JOISTEN Charles, "Êtres fantastiques de Haute-Savoie, patrimoine narratif des Alpes", Musée dauphinois (département de l'Isère), Grenoble, 2010.

LA GROTTTE A GUY BLONDAZ

On aura voulu ici éduquer les enfants en leur donnant à comprendre un code moral.

Ce récit pédagogique, que nous avons également étoffé, est tiré du roman : Les Petits Montagnards, de Jeanne Cazin. Elle vécut de nombreuses années à Servoz, à la fin du XIX^e siècle, dans l'ancienne maison des directeurs des Mines appelée le Château ou l'Hôtel de l'Univers, même après le décès de son mari, Achille Cazin, (1832-1877) qui a œuvré pour rendre accessible une partie des Gorges de la Diosaz, aux touristes.

Elle a publié de nombreux ouvrages pour les enfants, dans la Bibliothèque Rose, qui mettent en scène les habitants de Servoz et des villages voisins, dans leur cadre de vie. Ses romans recèlent quantité d'informations sur la vie des montagnards de la vallée de l'Arve, à son époque. Ils avaient attiré l'attention du grand ethnologue Arnold Van Gennep (1873-1957) qui écrit : « Il est difficile de décider si les légendes situées dans la région des Houches et de Servoz par Mme Cazin, sont authentiques ou arrangées, ou complètement inventées. »

Près de la cascade de la Crosse qui s'écoule vers la Diosaz, existe une grotte qu'on ne retrouve plus aujourd'hui et qu'on appelait « la Grotte à Guy Blondaz ». L'entrée avait à peine la hauteur d'un homme. La galerie, large d'un mètre environ s'enfonçait sur une quinzaine de mètres. L'eau suintait aux parois et quand on ressortait à l'air libre, les cheveux et les habits étaient parsemés de gouttelettes étincelantes comme des perles. C'est ce phénomène qui changea radicalement l'existence d'un homme de Servoz.

Ne voulant pas travailler pour gagner sa vie, cet homme, Guy Blondaz, écouta les offres du Malin. « Guy Blondaz ! Guy Blondaz ! Ecoute-moi, je peux te rendre riche, très riche... Tu n'auras plus besoin d'aller chaque jour à ta besogne, finies les corvées de bois pour te chauffer l'hiver... Tu seras respecté et craint par tes voisins, et tu seras servi par tes domestiques... Tu épouseras la plus belle fille du village et tes enfants ne manqueront de rien... »

Quand on est paresseux, cupide et sans principes, on ne résiste pas longtemps à des propositions aussi alléchantes... Aussi, Guy Blondaz vendit-il son âme au diable. Il fut convenu, dans le pacte qu'ils signèrent ensemble, que le diable paierait Guy Blondaz dans la grotte et que pour cela, il changerait en or les gouttes d'eau qui tomberaient sur lui, le treizième jour de chaque mois.

A cette même date, Guy Blondaz se rendait à la grotte et pour ne pas perdre la moindre goutte d'eau et recueillir le plus d'or possible, dans son panier suspendu à sa lanterne, il y demeurait vingt-quatre heures durant. Dès son retour au village, il s'enfermait dans sa maison, tirait ses volets et cachait vite son trésor dans le vieux buffet qui lui venait de ses parents. Alors, jusqu'au prochain treizième jour du mois, il vivait dans la hantise d'être découvert. Il quittait rarement son logis, ne parlait à personne craignant par-dessus tout qu'on vînt dérober son magot. Il n'aurait pas voulu d'une femme qui lui aurait dilapidé sa fortune, ni de domestiques qui l'auraient volé !

Après quelques années à se rendre par tous les temps dans les gorges de la Diosaz, et à demeurer le jour entier dans la grotte humide, il gagna une fortune mais aussi des rhumatismes qui le faisaient cruellement souffrir. Pourtant, la cupidité le ramenait

toujours, clopin-clopant, vers l'or... jusqu'à ce qu'il contractât, un 13 décembre, une fluxion de poitrine... mortelle !

Comme on ne le voyait plus du tout dans le village depuis quelques jours, on força sa porte et on le trouva, sans vie, dans son lit.

Son corps, tout ratatiné, était noir, comme carbonisé : le diable avait emporté sa vilaine âme et livré le cadavre au feu. En ouvrant son bahut, on aperçut un monceau d'or, mais quand on voulut toucher à cette richesse mal acquise, elle s'envola en fumée.

La paresse, l'avarice et l'impiété de Guy Blondaz ne profitèrent à personne et surtout pas à lui. Le bien gagné par le travail peut seul être utile à soi et aux autres.

Texte extrait du roman Les Petits Montagnards
1881

Bibliographie :

CAZIN Jeanne, "Les Petits Montagnards", Editions Hachette , Bibliothèque Rose illustrée, Paris, 1881.

LA LEGENDE DE LA FEE BARMINA

Cette légende évoque une sorte de paradis perdu où les Servoziens, sous l'autorité morale de la vertueuse fée Barmina, étaient bien « sages », mais elle relève aussi du mythe fondateur : les montagnes de Servoz abritaient des géants capables de déclencher des cataclysmes à l'origine des sites naturels du village.

Cette histoire est extraite également du roman Les Petits Montagnards de Jeanne Cazin, publié en 1881. La librairie Hachette a soutenu d'autres romans de Jeanne Cazin, dont l'action se déroule en Vallée d'Arve : Un drame dans la montagne, L'Enfant des Alpes, Le Petit Chevrier, ouvrage couronné par l'Académie française.

Il y a de cela bien longtemps, le pays était peuplé de fées et d'enchanteurs, bons et mauvais, qui établissaient leurs demeures dans les forêts, dans les grottes, et même quelquefois dans les fontaines.

Ce pays était favorisé, car la fée Barmina, qui le gouvernait, était bonne et juste.

Aussi la vertu régnait-elle dans la vallée sous la juridiction de cette reine, qui récompensait le mérite et punissait les fautes.

Elle pardonnait souvent une fois, rarement deux, jamais trois.

Après avoir vu, comme premier avertissement, son champ se dessécher et le lait de ses vaches tarir, le coupable incorrigible disparaissait sans qu'on pût jamais savoir ce qu'il était devenu.

C'était chose rare d'ailleurs, la majorité des habitants de cette vallée ayant assez de bon sens pour comprendre qu'il valait mieux vivre tranquillement, faire le bien et jouir des bienfaits accordés avec largesse, par la bonne fée Barmina.

Elle habitait sur la montagne, un superbe palais de cristal de roche de toutes les couleurs, qu'on apercevait de loin et qui était entouré de rochers infranchissables.

Quand on monte à la grande fromagerie de Pormenaz, on peut voir la place de son palais, marqué encore par des débris de petits cristaux qui sont restés là depuis un nombre infini de siècles.

La bonne Barmina le quittait souvent, la nuit, pour descendre auprès de ses sujets endormis, et lire dans leurs consciences, à travers les murs de leurs chaumières.

Son doux aspect remplissait l'âme d'espérance et rendait meilleur ; aussi, lorsqu'on se sentait découragé, quittait-on sa couche pour aller la contempler au clair de lune, et recueillir son sourire qui donnait la joie.

Aux lueurs pâles de la nuit, elle apparaissait dans le lointain, sur quelque pointe de rocher ; elle était vêtue d'une robe blanche, dont les plis retombaient jusqu'à ses pieds ; de longs cheveux blonds flottants lui faisaient un manteau doré et nuageux ; elle tenait par la main sa petite fille Houcha, à qui elle enseignait la bienséance envers les mortels.

Il y avait longtemps que durait ce règne pacifique, qui rendait le pays si heureux, quand un événement imprévu vint tout renverser.

Il faut vous dire que Barmina avait perdu son époux, qu'elle avait choisi par amour ; c'était le plus beau et le plus sage des bergers du pays ; mais il dut rendre un jour son corps à la terre, comme tous les mortels : la tendresse de Barmina ne put faire changer les lois de la nature.

La bonne fée pleura beaucoup son époux, regretta son immortalité qui l'empêchait de le rejoindre, et résolut de ne jamais le remplacer.

On le savait dans le pays ; les géants et les sorciers, habitant les montagnes voisines, respectaient sa douleur, et n'avaient jamais cherché à contrarier son inébranlable résolution.

Mais, par malheur, il arriva un soir au pays un géant qui venait de loin, pour se rendre on ne sait où. Comme il admirait les montagnes, à la lumière bleue de la lune, il aperçut Barmina qui contemplait les astres brillant au firmament.

Se voyant examinée par un étranger, elle se hâta de fuir ; mais il était trop tard, le géant s'était mis dans la tête de prendre pour femme la reine du pays.

Il apprend que Barmina est une fée, mais il ne se décourage pas, car il est fort et puissant. Il court à son château, fait tinter la clochette d'or ; mais Barmina, connaissant ses pensées, se garde bien de lui ouvrir.

« Belle Barmina, s'écriait-il, daigne m'accepter pour époux, et je serai ton esclave. »

A travers ses murailles de cristal de roche, la fée lui répond enfin : « Jamais, jamais, je ne serai à toi ! Pars, et quitte ces lieux pour toujours ; tes prières sont inutiles ! »

Mais cette résistance rend le géant si furieux qu'il écume, qu'il menace, et d'un accent sauvage : « Si ce n'est de bon gré, ce sera par la force. Tu seras ma femme : je n'en aurai point d'autre que toi ! »

La rage redouble sa vigueur ; mais ses efforts sont inutiles ; ne pouvant faire ouvrir les portes ni percer les murailles, il se décide à faire le blocus du château.

La pauvre Barmina s'était réfugiée dans une chambre, située tout en haut de son palais, et tremblait de frayeur. Il y avait déjà quinze fois vingt-quatre heures qu'elle était là, serrant dans ses bras sa chère Houcha, lorsque le ciel, qui était resté pur jusqu'alors, s'assombrit tout à coup.

Barmina n'attendait pas autre chose, elle profite de l'obscurité de la nuit pour monter sur le toit du palais, s'enveloppe dans un nuage avec sa fille, et commande à ce courrier des airs de la porter chez son père, le géant du mont Blanc.

Elle arrive, elle trouve ce beau vieillard à demi couché sur un tapis de neige fine comme du velours ; sa barbe blanche et frisée couvrait sa large poitrine ; ses cheveux se déroulaient en flocons blancs et soyeux autour de ses tempes et sur son cou ; son front pur était ceint d'une couronne plus éblouissante que le diamant ; ses yeux, couleur d'algue marine, d'une douceur incomparable, étaient à demi clos ; malgré son âge avancé, ses joues avaient un éclat rosé extraordinaire ; une roche de glace d'une transparence merveilleuse lui servait d'abri.

Il regardait de loin, avec compassion, les habitants des plaines qui lui semblaient tout petits, et dont les mesquines passions ne pouvaient troubler sa sérénité.

A la vue de sa chère fille et de son aimable petite Houcha, il se lève, il fait quelques pas à leur rencontre ; puis les prenant par la main, il leur fait les honneurs de ses domaines, leur montre des cavernes irisées de mille couleurs éblouissantes, des palais ornés d'innombrables sculptures délicates, que l'art le plus raffiné ne saurait reproduire.

Mais, le spectacle de tant de beautés et de richesses n'enlevait point à Barmina les soucis qui assombrissaient l'expression de sa charmante figure ; son père le remarqua, et lui demanda la cause de son chagrin.

Alors, fondant en larmes et se jetant à genoux, la belle Barmina lui raconta les obsessions du géant étranger, et l'effroi qu'il lui inspirait.

« Console-toi, chère enfant, » lui dit le noble vieillard en la baisant au front. Et, d'un geste de son bras puissant, il commande aux rochers de punir l'infâme : ils s'ébranlent aussitôt, font le vide sous les pieds du géant, qui se trouve ainsi précipité jusqu'au fond d'un abîme où les roches l'écrasent.

Le géant ne parvint à dégager que sa tête ; elle resta pétrifiée, pour que les hommes apprissent en la regardant ce qu'on gagne à offenser les dieux.

Ce cataclysme est à l'origine des belles gorges que nous dominons de cet endroit ; elles séparent la montagne de Pormenaz de celle du Fer ; ces deux montagnes,

réunies autrefois, enserrent depuis ce jour la blanche Diosaz dans leurs murailles à pic. Les eaux de ce malheureux torrent, qui avait un cours tranquille avant le bouleversement, durent dès lors franchir des obstacles continus, non sans rugir de colère contre celui qui fit changer leur doux lit en tombeau. Dans la partie nommée « Gorge du Soufflet, » l'eau redouble de rage, et se précipite dans l'abîme avec un fracas si épouvantable et une fureur si effrayante, qu'on a lieu de supposer que les ossements épars du coupable géant se réduisirent en poudre dans cet endroit maudit, d'où la verdure s'éloigne avec une répugnance visible.

On y remarque avec curiosité une grosse roche, restée suspendue entre les parois verticales de la gorge, comme une menace pour les méchants.

Mais revenons à notre histoire, dont il reste à vous raconter la fin.

Après avoir remercié son père de sa délivrance, Barmina le quitta ; seulement elle ne retrouva plus son beau château de cristal de roche, brisé en mille morceaux par le cataclysme ; on en ramasse encore parfois, dans la Diosaz, des fragments qu'on recueille avec soin, pour en faire des bijoux.

La bonne Barmina était trop sensible pour supporter les plaintes continuelles du torrent, qui l'affligeaient et lui rappelaient ses cruelles terreurs passées. Elle dut donc abandonner son voisinage, et le site exceptionnel où était élevé son palais ; elle chercha pour le rebâtir un asile plus caché. On dit qu'elle se retira dans une grotte tapissée de diamants, située au fond d'une énorme crevasse du désert de Platey ; des chasseurs de chamois et des bergers de chèvres aperçoivent quelquefois encore la belle fée Barmina dans cette région sauvage, aux lueurs indécises du crépuscule ou de l'aurore.

Depuis ce moment, les habitants de la vallée ne se sont plus fait remarquer par leurs vertus comme sous le gouvernement béni de Barmina.

Texte extrait du roman *Les Petits Montagnards*

1881

Bibliographie :

CAZIN Jeanne, "Les Petits Montagnards", Editions Hachette , Bibliothèque Rose illustrée, Paris, 1881, 303 p.